



"La demande d'asile : l'attente du lieu d'un lien social ?"

Pascale Baligand

► To cite this version:

Pascale Baligand. "La demande d'asile : l'attente du lieu d'un lien social ?". Topique : La psychanalyse aujourd'hui [Revue freudienne], 2013, Le lien social à l'épreuve de la violence, 122. <hal-01416195>

HAL Id: hal-01416195

<https://hal.science/hal-01416195v1>

Submitted on 14 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

La demande d'asile : l'attente du lieu d'un lien social ?

« Ô nid, ô niche, ô refuge –
Et même

Si jamais refuge
Ne fut trouvé.

Très secourable fut
La notion de refuge »

Guillevic1

« Au bord du monde » 2

Comme le laisse entendre le titre de l'ouvrage d'Agier (Agier, 2002) dont nous nous inspirons pour introduire notre propos, les demandeurs d'asile constituent une population qui vient questionner le lien social parce qu'elle se situe à son bord. Par la spécificité du moment de violence qui inaugure leur parcours migratoire et par celle de leur situation dans le pays d'accueil, ces personnes semblent expérimenter la privation d'une composante fondamentale du lien social et elles apportent à ce titre un éclairage en creux sur cette notion. C'est par les marges et à travers les effets de certaines privations que nous tenterons d'entrevoir ce qui va habituellement de soi, à savoir la dimension spatialisée du lien social. Nous nous intéresserons dans un premier temps aux traits spécifiques de la situation de demande d'asile. Nous verrons ensuite comment cette situation peut inviter à penser le lien social avec la figure du *Nebenmensch* introduite par Freud dans l'« Esquisse d'une psychologie scientifique » (Freud, 1896) et terminerons avec l'évocation du cas de Joseph, un demandeur d'asile dont le parcours vient mettre au travail l'articulation entre la figure du *Nebenmensch* et la possibilité d'un lieu d'asile.

La demande d'asile : entre rupture du lien social et attente

La demande d'asile est une procédure juridique qui survient à la suite d'un premier moment de rupture des ancrages dans un pays dans lequel un sujet est devenu un indésirable. Les persécutions qui mènent à la migration forcée se situent dans le registre d'une attaque de ce qui fait lien social pour un sujet qui se trouve poussé dans ses derniers retranchements sur le plan de ses espaces habituels de vie, de son corps, et de son psychisme. Pour se protéger, il va devoir devenir invisible socialement et se disperser dans l'espace, cette condition ne se trouvant généralement pas entièrement résolue par le fait de quitter le pays où il est persécuté. Pour reprendre les termes d'Agier, la migration forcée confronte aux « formes de décomposition et recomposition de la plus simple, la plus élémentaire identité de l'humain,

celle qui permet à n'importe qui, n'importe où, de se maintenir en vie : un lieu, des liens, le droit à la parole »³. Signant la faillite du lien social dans sa dimension politique, la migration des demandeurs d'asile les met dans la situation de ne plus pouvoir habiter un monde devenu inhospitalier, où la loi de leur État a failli et où ils ne savent pas toujours ce qu'ils peuvent attendre de l'État qui les accueille. Le temps de l'exode, comme le rappelle Agier, devient le moment fondateur d'une vie errante⁴ et désarrimée de ses ancrages antérieurs.

A la première attaque du lien social dans le pays d'origine et à la fuite vers autre pays succède le moment de la demande d'asile à proprement parler. Son horizon, soutenu par la définition juridique établie par la Convention de Genève de 1951 est celui d'une inscription au sein d'un nouveau lien social, dans pays susceptible d'offrir un asile, c'est-à-dire un lieu inviolable⁵ garantissant l'inviolabilité de la personne et laissant surtout entrevoir la possibilité d'une inscription symbolique et l'accès à une « vie libre en société »⁶. En France, c'est l'Office français pour les réfugiés et les apatrides (OFPRA) qui examine les demandes d'asile et se prononce quant à l'attribution du statut de réfugié à ceux qui en font la demande. Le délai moyen de l'examen du dossier est de trois à quatre mois, mais si la demande est refusée une première fois et qu'un recours est déposé devant la Cours nationale du droit d'asile (CNDA, ancienne Commission de recours des réfugiés, la CRR), le traitement de la demande d'asile peut prendre plusieurs années. Alors que la personne qui demande l'asile a subi une première rupture violente de ce qui faisait lien social pour elle dans son pays d'origine, elle se trouve dans une situation d'attente prolongée qui la plonge dans un entre-deux et une forme d'invisibilité sociale juridiquement instituée. Dans cet intervalle, les demandeurs d'asile expérimentent un hors temps qui est aussi comme le souligne Agier un « hors du nomos »⁷, c'est-à-dire qu'ils se situent hors de la loi qui régit habituellement les rapports humains, dans « l'attente d'une nouvelle place sociale »⁸. La seule forme de reconnaissance sociale dont ils peuvent bénéficier au cours de cette période est humanitaire. Franguiadakis, Jaillardon et Belkis (2004).montrent bien les paradoxes de cette situation :

« La catégorie juridique du demandeur d'asile définit donc un espace-temps pendant lequel ce dernier ne peut détenir temporairement que des droits que l'on peut qualifier d'humanitaires : il est sans attaches juridiques puisqu'il n'est plus le citoyen de l'État qu'il a fui, il ne bénéficie pas encore (et statistiquement ce ne sera que bien rarement le cas) de la protection d'un autre État, il est simplement un être humain démuné que l'État auprès duquel il cherche refuge ne désire, en général, pas accueillir mais à qui, droits de l'Homme obligent, il doit concéder le minimum humanitaire »⁹.

S'il est bien évident que le secours humanitaire est indispensable face à une situation qui charrie toute sorte de précarités sociales, ce registre humanitaire ne saurait être dissocié de la question de l'inscription dans un nouveau lieu ouvrant à de nouvelles formes de lien social. Pour reprendre l'expression de Noiriél (2006)), les demandeurs d'asile apparaissent dans le paysage social comme des « infirmes du national »¹⁰. Altounian (2005) a pu éclairer cette question de l'appartenance nationale sous l'angle de la communauté linguistique en soulignant à de nombreuses reprises les enjeux subjectifs liés à la possibilité de la traduction d'éléments traumatiques dans une nouvelle langue, une langue d'accueil. Elle évoque ce que nous pourrions appeler un asile dans une langue qui va faire lien social. La dimension

territoriale de la demande d'asile, que son étymologie elle-même suggère, invite également à penser le lien social en articulation avec l'espace et à s'interroger sur l'intrication fondamentale entre un lieu et la possibilité même d'une subjectivité inscrite dans un lien social. Pour cela, le prochain ou *Nebenmensch* dont Freud nous parle dans l'« Esquisse d'une psychologie scientifique » (Freud, 1896) nous semble une figure privilégiée. Le *Nebenmensch*, celui avec qui un premier lien peut s'établir, est en effet d'emblée situé dans un espace articulé symboliquement.

La figure du *Nebenmensch* au fondement d'une articulation entre espace et lien social

Le *Nebenmensch* est au sens littéral l'être humain à côté, à proximité, celui qui permet au sujet de faire partie d'une communauté humaine car une place lui a été faite. Freud explique qu'en interprétant ce qu'il manifeste, en lui témoignant attention, le prochain est celui qui permet au sujet l'accès à une reconnaissance, à la « compréhension mutuelle » et aux « motifs moraux »¹¹. Le prochain est finalement celui avec qui il devient possible de faire société. Différent du lien à un semblable (Lacan, 1986), le lien avec le *Nebenmensch* est un lien qui vient questionner les fondements de l'appartenance à l'humanité et du droit à une vie libre en un lieu socialement reconnu et symboliquement organisé que cette appartenance suppose.

Au regard de l'appartenance à l'humanité qu'il garantit, le caractère spatialement situé du *Nebenmensch* nous semble déterminant. La première expérience de satisfaction instaure en effet un dehors localisable, qui ouvrira pour le sujet la voie à des possibilités d'ancrage dans l'espace et d'investissement de nouveaux lieux. Le moment hallucinatoire qui survient dans les situations de désaide (*Hilfslosigkeit*) vient signer un processus de configuration de l'espace par la nécessité du détour par un dehors :

« L'excitation ne peut se trouver supprimée que par une intervention capable d'arrêter momentanément la libération des quantités (Qn) à l'intérieur du corps [...] cette sorte d'intervention exige que se produise une certaine modification à l'extérieur [souligné par nous] »¹².

Freud nous dit dans *l'Esquisse*, et Lacan le prolonge dans le *Séminaire sur l'éthique de la psychanalyse* (Lacan, 1986), que l'objet se décompose en effet en deux parties : celle de ses propriétés qui relèvent de l'identité de pensée et qui sont assimilables, et celle d'un reste, que Lacan appelle « *das Ding* ». Ce reste, nous le comprenons comme éminemment inappropriable parce que spatialisé. Il est à l'origine de qui sera à la fois le plus proche et le plus irrémédiablement étranger en soi et en l'autre (Lacan, 1986).

Cela implique d'après nous que l'espace qui se dessine pour le sujet et qui peut devenir un lieu d'asile est l'espace garanti de la mise en scène, de la mise en lieu, de la deuxième composante de l'objet. Autrement dit, l'action et les usages de l'espace sont un moyen, en prenant en compte le fait que l'espace résiste fondamentalement à notre appropriation, de présenter l'objet comme perdu, mais ils sont donc aussi de fait la condition de possibilité des retrouvailles hallucinatoires avec l'objet. La nécessité d'un espace consubstantiel du

Nebenmensch pour la construction du sujet et son accession à un lien social apparaît ainsi. Or, la situation de demande d'asile et la rupture violente qui la précède attaquent également les deux composantes de l'objet. C'est précisément la défaillance du *Nebenmensch* que les persécutions ont induite qui rend l'inscription dans l'espace des demandeurs d'asile si particulière et qui fait de la demande d'asile l'attente du lieu d'un lien social présentant un enjeu vital tant physiquement que psychiquement pour le sujet. Le cas de Joseph, plongé dans une attente qui ne semble pas trouver d'issue, est venu désigner à nos yeux la demande d'asile comme attente du lieu d'un lien social. C'est parce qu'il ne peut plus halluciner que le cas de Joseph vient révéler ce qu'il en est d'un lieu au cœur du lien social.

Joseph ou l'hallucination impossible

Joseph est un demandeur d'asile âgé de 25 ans rencontré en 2006 dans le contexte d'une recherche sociologique sur les rapports à l'espace des demandeurs d'asile¹³. Le cadre dans lequel se déroulait cette enquête à l'époque n'était certes pas celui d'une relation clinique mais il se révéla propice pour Joseph à la mise en récit de son parcours. Son récit était de l'ordre du témoignage car le soin apporté à sa construction lui donnait une portée collective et politique, mais il fut aussi pour Joseph l'occasion de prendre une parole dont il donnait l'impression d'avoir été longtemps dépossédé. Alors que je lui pose la première question de mon guide d'entretien « Pourriez-vous me raconter comment vous êtes arrivé ici ? », il va retracer de manière détaillée le parcours qui l'a mené du pays d'Afrique qu'il a fui dans un contexte de persécutions et de menace pour sa famille et pour lui-même jusqu'en France. Torturé, « balloté » dira-t-il, son parcours est celui d'un survivant.

Un parcours de demande d'asile

En 1997, alors qu'il était élève dans une école militaire, il a assisté à différentes mutineries réprimées par le pouvoir en place. Il m'explique que « ça s'est transformé pratiquement en guerre ethnique, la plupart des militaires appartenant à l'ethnie, dont [il] est aussi issu ». Pour se protéger, il a dû se réfugier auprès d'amis appartenant à cette même ethnie. Après cet épisode, il a quitté l'école militaire et a repris sa scolarité dans une autre école jusqu'à obtenir le Baccalauréat. Pendant plusieurs années, il a participé à des groupes de discussions politiques qui le passionnaient. En 2001, après une tentative de coup d'État contre le président par les militaires, des représailles sont organisées que Joseph va subir de plein fouet. Il va fuir la capitale où il vit pour un pays voisin. Il présente ce moment comme un tournant dans sa vie, qui l'a amené à changer de position et à soutenir le régime contre les militaires radicaux. Il est resté deux ans environ à l'étranger où il a travaillé dans une mine de diamants et comme chauffeur de taxi. Revenu au pays, Joseph est devenu secrétaire général d'une cellule du parti politique du président au pouvoir. En 2003, un nouveau coup d'État fait chuter le régime et conduit un opposant au pouvoir. L'armée fait une descente au domicile familial, assassinant un frère et une sœur de Joseph. La maison familiale restera inhabitée à compter de ce moment car ses parents, un frère et une sœur survivants se réfugient dans un pays voisin. Apprenant

cela et craignant pour sa vie, Joseph passe la frontière tout en gardant des contacts avec des membres du parti du président déchu. Il tente de revenir en 2005 alors que des élections sont organisées. A ce moment-là, il aménage un studio dans la maison de ses parents désertée et fait campagne contre le nouveau régime. Il est alors convoqué par une section d'enquête qu'il me décrit comme « rattachée à la garde présidentielle » et ayant « la réputation de torturer ». Il décide de ne pas se présenter à cette convocation, un mandat d'arrêt est alors publié contre lui. Son frère qui vit en France propose à Joseph d'utiliser son passeport pour quitter le pays. Ce qui devait être un échange de passeports est devenu un échange de places. Les papiers du frère de Joseph ayant été saisis à l'aéroport, il n'a pas pu revenir en France. A son arrivée, Joseph obtient un sauf-conduit, dépose une demande d'asile auprès de l'OFPPA, et loge à partir de ce moment-là chez une sœur vivant en région parisienne. Sa demande, qu'il a rédigée lui-même sera refusée en moins d'un mois. Il tente alors de déposer un recours devant la CRR. Notre rencontre a lieu au cours de cette phase d'attente qui dure depuis presque un an. Joseph semble désespérer qu'une issue à cette attente survienne et décrit son quotidien d'invisible de manière saisissante. Un prolongement nous apparaît entre son pays d'origine et ce quotidien à travers les usages singuliers qu'il fait de ses espaces de vie.

La décomposition des espaces de vie et la disqualification du *Nebenmensch*

Le récit de Joseph met en lumière la correspondance entre la montée des périls et l'apparition de nouveaux usages des espaces, subversion mise en place dans un but de survie. Progressivement poussé dans ses derniers retranchements, Joseph ne trouve plus de lieu où demeurer et fait un usage de ses lieux de vie habituels dans le sens d'une tentative d'invisibilité sociale. Sa migration se fait en plusieurs étapes, avec des allers-retours entre son pays et des pays frontaliers, à une période où il espère encore pouvoir retrouver la vie qu'il menait et revenir indemne de sa première dispersion dans l'espace. Mais finalement, quels que soient les choix qu'il fait, il semble toujours se trouver dans le camp des indésirables, au mauvais endroit au mauvais moment, soumis systématiquement aux persécutions du régime en place. Tel le héros du *Procès* (Kafka, 1925), il se trouve toujours en butte à un arbitraire dont il peine à identifier la provenance. Le moment où dans un ailleurs il se retourne contre son groupe ethnique est un moment profondément ambigu, de flottement de ses appartenances, révélant une mise en question radicale de la confiance possible dans le *Nebenmensch* qui déjà opère. C'est lorsque l'espace de son corps est à nouveau menacé, qu'il décide de quitter son pays en échangeant son passeport avec celui de son frère qui a un nom dont la consonance n'est pas identifiable à l'ethnie à laquelle il appartient. Joseph, pour ne pas être attaqué dans son corps, doit supporter de l'être dans son nom et dans ses appartenances. Il doit supporter que ce qui faisait lien soit désarticulé et dévoyé. On se trouve donc ici au-delà de la perte dans le domaine de l'avoir dont parle Pankow à propos de l'exil (Pankow, 1981). Non seulement Joseph expérimente la perte de la part assimilable de l'objet, mais il se trouve confronté à la destitution de l'inappropriable qui doit permettre les retrouvailles hallucinatoires avec lui.

Cette infiltration du lien social par l'arbitraire plonge Joseph dans une errance que la situation de demande d'asile prolonge. Les usages qu'il fait des espaces auxquels il a accès en France sont largement imprégnés par cette première expérience de faillite du *Nebenmensch*. Alors qu'il est dans l'attente de l'obtention du statut de réfugié, Joseph est comme dans les limbes, le sauf-conduit qui lui a été remis le protégeant certes physiquement, mais ne lui permettant pas d'accéder à nouveau à une reconnaissance symbolique. Il est de plus confronté quotidiennement aux reproches de sa famille, reproches concernant le fait que Joseph leur coûte trop cher, ce que l'on peut entendre aussi pour le coût psychique et humain que tous les morts qui entourent son engagement politique représentent. Pour échapper à ces reproches continuels, Joseph replie son matelas tous les matins pour limiter la surface qu'il occupe sur le sol de la chambre qu'il partage avec ses neveux, il s'affame et passe le plus de temps possible à l'extérieur de l'appartement familial, notamment à la bibliothèque où il peut retrouver une invisibilité protectrice, celle qui l'avait protégé en Afrique. Cela semble néanmoins s'effectuer au prix d'une possibilité d'existence psychique et bientôt physique, car il dit qu'il a beaucoup maigri et semble exsangue.

Le récit d'une désaïde

Le récit de Joseph présente une singularité qui se révéla lors de la retranscription de l'entretien et qui venait mettre en lumière cette oscillation perpétuelle entre l'invisibilité comme protection et la quête d'un lieu où une nouvelle visibilité serait possible. Le récit de Joseph était en effet très construit et cohérent du point de vue formel, avec ses rebondissements et ses effets rhétoriques, mais se délitait en même temps de l'intérieur. Ce double aspect me semble révéler une volonté de dignité et de témoignage, mais aussi la menace que la quête d'une inscription symbolique soit vouée à l'échec, l'attente d'un asile n'en finissant pas de se prolonger. Le récit se délite de l'intérieur parce qu'il n'y aurait plus d'issue subjective dans le cas d'un refus de la demande d'asile et que la temporalité finit par tourner en boucle. Joseph semble atteindre une limite tant physiquement que psychiquement et parle des conséquences que pourrait avoir le rejet de sa demande d'asile en des termes très sombres : « Je ne peux pas rentrer en Afrique. Je préfère me tuer tout de suite et qu'on ramène mes cendres en Afrique, je serai tranquille. ». Derrière cette phrase pointe la question de la possibilité qu'une instance anonyme décide de sa vie ou de sa mort et de la possibilité d'une confiance en l'autre face à l'arbitraire déjà éprouvé. Elle me semble témoigner du fait que Joseph se trouve dans une désaïde absolue dans un univers non seulement déserté mais également désavoué par l'autre secourable et donc attaqué dans sa structure même d'environnement au sens d'un espace sur lequel on peut agir ou dont on peut tirer subsistance parce qu'un prochain vous y a fait une place. Par les persécutions dont il a été victime, Joseph a été privé de la possibilité d'halluciner. Dans le registre des gestes décrits par Altounian (Altounian, 2005) qui permettent de retrouver quelque chose d'un passé intraduisible, l'univers de Joseph est un univers de trajets effectués de proche en proche dans un espace désorienté, à la recherche d'un prochain, d'un geste qui pourrait aboutir. Les fondements de la possibilité d'un autre secourable ayant été sapés par le travail de perversion du symbolique exercé par les bourreaux, la possibilité d'une spatialité organisée comme consubstantielle à la

part hallucinatoire de l'objet ne peut plus advenir. Joseph ne peut plus halluciner car l'espace même de toute configuration hallucinatoire a été détruit. Ce recours ultime, dernier réconfort de l'enfant en désaide, est devenu inaccessible pour lui. Joseph a été en quelque sorte dépossédé de cet inappropriable qui fait pourtant partie de tout à chacun, et il ne peut plus halluciner mais seulement errer et faire des rêves répétitifs pour tenter de le circonscrire à l'intérieur de lui, dans l'attente d'une issue favorable de sa demande d'asile. Le parcours de Joseph dont on ne peut pas encore distinguer l'issue, est un parcours au bord du lien social qui met au jour la désorientation spatiale qui résulte de la disqualification de la figure du *Nebenmensch*.

En conclusion, nous pouvons dire que s'appuyer sur la figure du *Nebenmensch* permet de penser les rapports aux territoires du lien social et du sujet de manière renouvelée. L'asile étant un lieu inviolable, inappropriable, il ouvre la garantie non pas de pouvoir s'approprier à nouveau un territoire pour entrer dans un nouveau lien social, mais bien de pouvoir investir les espaces en étant assuré qu'un horizon d'inappropriable est garanti. L'asile peut à cette condition être un lieu qui rétablit quelque chose du *Nebenmensch*, du lien social et du sujet.

BALIGAND Pascale

Attachée temporaire d'enseignement et de recherche au Centre d'Études en Psychopathologie et Psychanalyse, UFR d'Études psychanalytiques, Université Paris VII Denis Diderot

Bâtiment Olympe de Gouges, rue Albert Einstein, 75013 Paris

pbaligand@hotmail.com.

Notes

1 Guillevic, *Paroi*, (1970), Gallimard, 2001, p. 61.

2 M. Agier, *Au bord du monde, les réfugiés*, Flammarion, 2002.

3 M. Agier, *Au bord du monde, les réfugiés*, Flammarion, 2002, p. 31.

4 M. Agier, *Au bord du monde, les réfugiés*, Flammarion, 2002, p. 13.

5 Le terme grec *asylum* signifie le lieu inviolable, que l'on ne peut pas s'approprier.

6 L. Legoux, « Changements et permanence dans la protection des réfugiés », *Revue européenne des migrations internationales*, 2004 (20), p.10.

7 M. Agier, *Au bord du monde, les réfugiés*, Flammarion, 2002, p. 55.

8 M. Agier, *Au bord du monde, les réfugiés*, Flammarion, 2002, p. 55.

9 S. Franguiadakis, E. Jaillardon, D. Belkis, *En quête d'asile. Aide associative et accès aux droits*. Ed. Igdj, 2004, p. 54.

10 G. Noiriel, *Réfugiés et sans-papiers : la République face au droit d'asile (XIXe-XXe)*, Hachette, 2006, p. 40.

11 S. Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique », (1896), *La Naissance de la psychanalyse*, (1950), PUF, 2009, p. 336.

12 S. Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique », (1896), *La Naissance de la psychanalyse*, (1950), PUF, 2009, p. 336.

13 P. Baligand, *Les rapports à l'espace des demandeurs d'asile*. Mémoire de Master Recherche en sociologie sous la direction du Professeur J.-Y. Authier, Université Lyon II, 2007.

Bibliographie

M. Agier, *Au bord du monde, les réfugiés*, Paris : Flammarion, 2002.

J. Altounian, *L'intraduisible. Deuil, mémoire, transmission*, Dunod, 2005.

P. Baligand, *Les rapports à l'espace des demandeurs d'asile*. Mémoire de Master Recherche en sociologie sous la direction du Professeur J.-Y. Authier, Université Lyon II, 2007.

S. Franguiadakis, E. Jaillardon, D. Belkis, *En quête d'asile. Aide associative et accès aux droits*. Ed. Igdj, 2004.

S. Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique », (1896), *La Naissance de la psychanalyse*, (1950), PUF, 2009.

Guillevic, *Paroi*, (1970), Gallimard, 2001.

F. Kafka, *Le Procès*, (1925), Gallimard, 1933.

J. Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse, Le Séminaire livre VII (1959-1960)*, Seuil, 1986.

L. Legoux, « Changements et permanence dans la protection des réfugiés », *Revue européenne des migrations internationales*, 2004 (20).

G. Noiriel, *Réfugiés et sans-papiers : la République face au droit d'asile (XIXe-XXe)*, Hachette, 2006.

G. Pankow, *L'Être-là du schizophrène* (1981), Champs, Flammarion, 2006.

Résumé : Cet article invite à questionner la notion de lien social à partir d'une situation qui se situe à ses marges : celle des demandeurs d'asile. La demande d'asile instaure une attente que

l'on peut comprendre comme attente d'un nouveau lien social, en un nouveau lieu. Nous développons ce point à partir du cas de Joseph et en référence à la figure du *Nebenmensch* en tant que prochain qui ouvre la possibilité d'un lien social pour le sujet en même temps qu'il lui fait une place dans le monde.

Mots-clefs : Asile, *Nebenmensch*, lien social, subjectivité, espace